

# Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 23

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223295>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gnant ses pieds dans les « gouilles », toute mouillée et toute pâle.

Il s'énervait. De loin, je pouvais constater la douleur infligée par l'attente devenue insupportable. Sa canne agitée en tous sens, par la main encolérée, frappait le sol de coups secs qui détachaient de petits cailloux. Il releva le collet de son pardessus et s'y enfonça tout le menton. Il avait froid, il était triste, il se sentait seul assurément, seul sur cette esplanade à peu près déserte, près de ce grand bâtiment blanc et sévère, peu réjouissant d'apparence en sa gravité judiciaire, seul dans cette ville indifférente, à laquelle il ne contera pas sa peine.

Trois heures.

Les trois coups sonnèrent distinctement en St-François, puis à la cathédrale. Il regarda sa montre comme s'il eût encore douté de cette réalité navrante. Non, il ne se trompait pas. C'était bien trois heures. Il s'arrêta, interrogeant au loin l'avenue qui se peuplait peu à peu d'enfants et de bonnes. Puis, tête basse, il se détourna, montant à pas lents, dans la direction de Tivoli. Un moment de rage, il voulut jeter par terre le bouquet de violettes. Il l'arracha de sa boutonnière, mais, tout à coup, pris de quelque scrupule, il le replaça délicatement. Alors, ayant, une fois encore, regardé en arrière, pour calmer, par un espoir fugitif sa terrible déconvenue, il s'éloigna dans l'atmosphère refroidie, sous la chevauchée des nuages qui annonçaient l'approche de l'orage, et s'éloigna et disparut.

Et voilà comment j'ai assisté à un petit drame d'amour, l'autre jour, paisiblement assis sur un banc de Montbenon, près de la « gouille aux canards ».



**SOUVENIRS DES CAMPAGNES  
DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL** 15

Je n'avais plus de cheval, il avait été tué à Polotsk! Le colonel Vonderweid, me voyant hors de combat, s'approcha de moi, et, mettant ses mains sur ses yeux, en signe de désespoir, je crois le voir encore : « Mon brave Bégos, s'écria-t-il, prenez mon cheval ! » Je n'oublierai jamais cette preuve de dévouement et d'affection de mon digne colonel, car Dieu sait ce qui l'attendait plus tard.

Notre régiment ne fut pas le seul qui combattit avec valeur. Le premier régiment suisse, qui se trouvait à peu de distance, montrait la même intrépidité. Mon excellent et digne ami, le capitaine Rey, se voyant aussi pressé par les Russes, fit battre la charge pour l'attaque à la baïonnette ; tous ses tambours furent mis hors de combat ; alors, prenant la caisse de l'un d'eux, il battit seul la charge à coups redoublés. Noble exemple de courage que j'aime à retracer dans ces lignes !

Une fois blessé, accompagné de mon fidèle domestique Dupuis, perdant mon sang par ma dernière blessure, il me restait encore de mauvais moments à passer avant d'être à l'abri des projectiles de l'ennemi. En quittant le bois, je jetai un dernier regard sur mes vaillants camarades. Plusieurs d'entre eux étaient Vaudois comme moi. J'en avais vu tomber un si grand nombre sous les balles russes, que je me disais en moi-même : Les reverrai-je encore !

J'atteignis sans encombre la grande route ; mais, arrivé là, je crus que ma dernière heure était venue. La route était labourée de boulets russes ; il en pleuvait de tous côtés, et je les voyais rouler dans toutes les directions. Mon brave domestique Dupuis me suivait toujours, tenant la bride de mon cheval et répétant sans cesse : « Mais aussi, capitaine, vous êtes toujours le même enragé. »

La canonnade ne cessait pas. Dans le bois, d'énormes arbres tombaient avec fracas. Joignez à

cela les cris des blessés, la terreur des valides, qui voyaient les boulets frapper leurs voisins, et qui étaient eux-mêmes mortellement atteints au moment où ils croyaient avoir échappé au danger du passage. Il faut avoir vu cet horrible spectacle pour s'en faire une idée !

J'arrivai ainsi à l'ambulance, où je fus pansé par notre chirurgien en chef David, qui, après m'avoir rassuré, me dit en riant : « Tiens, voilà qui est fait, tu pourras encore planter tes choux ! » Sa prédiction s'est accomplie.

Cela fait, je remontai à cheval, accompagné de mon brave Dupuis. Muni de quelques vivres, je pus arriver le même soir au quartier impérial, qui se trouvait à Minski, éloigné de trois lieues et demie de l'endroit où j'avais été blessé. Je cherchai vainement à me loger dans les écuries de l'empereur, je n'y trouvai aucune place. Je désirais parler au capitaine de l'état-major de notre maréchal, mais je ne pus le découvrir.

A force de recherches, je trouvai une misérable grange, occupée par des soldats de toutes les nations et de tous les régiments possibles, entre autres par quelques Suisses, qui se serrèrent pour me laisser approcher du feu.

Dans ce désastre, mes compatriotes et les soldats de la garde ont toujours été prévenants pour les officiers. Il n'en était pas de même des autres troupes.

Comme je n'avais pas mangé de toute la journée, et que j'avais un peu de farine et ma marmite de campagne, mon domestique se mit en mesure de me préparer une bouillie à sa façon ; j'avais faim, je la trouvai excellente ; mais mes blessures me faisaient souffrir et le froid était tellement intense que je ne savais comment m'en garantir. A la fin le sommeil me gagna, et je me réveillai seulement à la pointe du jour, pour me remettre en route.

Vers midi, je commençai de nouveau à avoir quelque appétit. Caché derrière un petit bois, mon soldat me prépara une soupe frugale. A peine avais-je fini, que je cherchai à regagner la grande route ; mais elle était tellement encombrée qu'il me fut impossible d'avancer. Je fus obligé de bivouaquer avec les malheureux qui m'entouraient. Ce ne fut que le lendemain, au jour, qu'il me fut possible de me remettre en route. Cette nuit fut assez cruelle par les souffrances que j'éprouvais : la faim, mes blessures et le froid, tout s'en mêlait pour rendre mon voyage lamentable. A peine avais-je fait une centaine de pas, que mon cheval manqua des quatre pieds et tomba sur ma jambe blessée, ce qui ne laissa pas que de m'occasionner une forte douleur. Après m'être remis à cheval avec beaucoup de peine, je continuai ma route, pendant deux heures ; mais il faisait si froid que, voyant un grand feu entouré de cuisassiers, je m'en approchai, et ils voulurent bien me faire une petite place. Ces braves, qui étaient de la vieille garde, me donnèrent un peu de thé. Je me reposai près d'une heure auprès d'eux. Je me remis en route, et à midi j'entrai dans un village, où, pénétrant dans une grange, je fis demander s'il ne serait pas possible de me découvrir un traîneau, car je souffrais horriblement d'être à cheval avec la blessure profonde que j'avais à la jambe.

Pendant ces recherches, j'étais à manger ma soupe, lorsque je vis entrer dans la grange notre infortuné colonel Vonderweid de Seedorf, qui avait été blessé quelques instants après moi. Il était suivi du capitaine Hopf et de l'adjudant-major Tschudy. Ces deux derniers avaient aussi des coups de feu dans les jambes. Ils étaient aussi à cheval comme moi. On leur avait procuré des traîneaux, et les pauvres officiers suisses partirent ensemble, en caravane, heureux de se revoir encore avant de mourir !

Notre lugubre convoi était accompagné des lieutenants Feer et Monney, et de tous nos fidèles soldats. Le soir, nous arrivâmes à Nassibow, où nous passâmes une nuit passable dans une grange ; mais là nous nous aperçûmes que l'état de notre brave colonel empirait ; il avait l'air ferme et résigné, et souffrait sans proférer une plainte. Sa blessure était grave, mais son exaspération l'était encore davantage. Il paraît qu'il existait chez

certain officiers de l'armée française un mauvais vouloir instinctif contre les Suisses, et notre digne et courageux colonel avait à se plaindre de l'ingratitude de plusieurs officiers haut placés. Non pas pour lui, disait-il, mais pour ses compatriotes, qui n'avaient que la mort et l'oubli en partage ! Aussi était-ce avec le désespoir dans l'âme qu'il racontait cette lutte inégale, où les Suisses du deuxième régiment combattaient un contre vingt.

Cette situation d'esprit, avec le coup de feu qui lui avait traversé l'estomac, ne laissait plus aucun doute sur l'issue fatale que nous redoutions. Nous perdions en lui le soldat le plus vaillant et le plus humain des chefs. Je souhaite que la famille Vonderweid, à Fribourg, connaisse un jour l'affection et l'admiration qu'il inspirait à tous ceux qui l'ont connu. Ne pouvant prendre aucune espèce d'aliment, il s'affaiblissait d'heure en heure.

(A suivre).



Pour la rédaction :  
J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**Amour ! Amour !**

Se nourrir d'amour et d'eau fraîche, C'est un rêve bien souvent fait, Mais le bonheur que je vous prêche C'est de boire de l'exquis **DIABLERETS**.

DEMANDEZ PARTOUT  
**ORANGEADE CITRONADE MANDARINA**  
**GIRARD**  
CITRON  
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

Restaurant  
**GAVILLET**  
PLACE DU PONT, 3, au 1<sup>er</sup>  
Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation  
Téléphone : 22.340

**RADIO GÉNÉRALE**  
**DEMIER & Co** Rue de St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920  
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois